

C^{ie} MARIZIBIL



luce

de Cyrille Louge – dès 7 ans

Avec “Luce”, la Compagnie Marizibill fait des merveilles

Actuellement, le Théâtre Paris Villette, à la programmation solide et qualitative, présente “Luce”, un trio subtil autour de la différence, entre théâtre et marionnette, une création jeune public de la Compagnie Marizibill que l’on vous recommande chaudement.



© Alejandro Guerrero

Au début était un tas. Un amas, un magma. Puis on distingue des jambes, des pieds, des bras, des mains, sans que l’on identifie à qui ils appartiennent. Car elles font corps l’une et l’autre. La mère et la fille. C’est sur cette image mouvante et troublante, l’enchevêtrement de deux corps féminins noyés dans les tissus du costume maternel, que s’ouvre “Luce”, petite merveille de spectacle jeune public s’adressant aux enfants sensibilisés à la lecture (donc à partir de 6 ans à peu près). Une image qui en dit long déjà, qui campe le décor et les enjeux du spectacle avant même que nous le découvrons. Cyrille Louge, à la tête de la compagnie Marizibill, a l’art de créer un théâtre visuel où le sens émerge du langage des corps et des tableaux en mouvement qu’il façonne avec peu mais infiniment de poésie. Pour “Luce”, il a puisé sa matière narrative dans le roman de Jeanne Benameur, “Les Demeurées”, qu’il transpose à la scène en une épure dramatique remarquable. Chaque intention de mise en scène relève à la fois d’une cohérence et d’une sensibilité qui laissent parfois d’admiration. Le récit est clair mais jamais appuyé, les personnages, s’ils sont des archétypes, ne sont jamais caricaturaux. Et la marge entre ce qu’il nous est donné à voir et à comprendre laisse au spectateur la possibilité de sa propre interprétation, celle de la divagation de son imagination.

Sans compter que l’esthétique du spectacle charrie sa propre puissance fantasmatique et onirique. L’usage des marionnettes qui font plus ou moins corps avec leur manipulateur, la marionnette devenant costume à part entière, permet d’explorer des thématiques chargées d’écueils (la fusion mère-fille, l’exclusion, l’isolement, la différence, l’ouverture aux autres, le rôle de l’école...) que le metteur en scène évite avec tact. L’enfant s’arrache à la mère encombrante et vulnérable pour découvrir le goût d’apprendre et de nommer le monde avec les mots. L’institutrice est le trait-d’union avec l’extérieur qui appelle et fait peur. La mère coud et couve. Luce est double, dédoublée entre la comédienne et la marionnette qu’elle porte sur son torse comme une carapace, à l’image de son écartèlement intérieur, ce conflit de loyauté qu’elle endosse, entre sa mère-maison et l’école-monde. Sur scène, les deux univers se dessinent en toute simplicité, la table du huis-clos, le tableau-écran de la classe et entre les deux le chemin, la route qui les sépare et les relie. Et l’on passe de l’un à l’autre via un plateau tournant qui nous entraîne dans sa ronde.

La musique qui accompagne l’ensemble est superbe, les marionnettes bouleversantes. “Luce” est une splendeur de spectacle jeune public qui viendra toucher les parents autant que les enfants et réhabiliter la puissance symbolique du théâtre quand il se défait de son ambition pédagogique pour mieux laisser parler la poésie. Certaines images de “Luce” laisseront, on n’en doute pas, des souvenirs indélébiles dans la tête des enfants et des émotions qui fleuriront et grandiront avec eux sur la durée. Au-delà d’un simple spectacle, “Luce” est une empreinte dans le cœur. Comment le dire autrement ?

Par Marie Plantin

ELLE

N° 3827 - 26 avril 2019

JEUNE PUBLIC

ÉCLOSION FORTE

Une drôle de créature à deux têtes, quatre bras, quatre jambes, émerge lentement de l'obscurité. Deux êtres, en fait, imbriqués. Une mère, sa fille. L'une, visage énorme, regard triste, l'autre, doux sourire. Mises à l'écart de l'espace social, de la normalité et qualifiées de « demeurées », elles vivent recluses, lovées l'une contre l'autre, avec leurs petits rituels. Lever, petit déjeuner, jeu avec des bonshommes en mie de pain. Mais Luce, l'enfant, doit aller à l'école, et son institutrice y veille, tout comme elle lui montre le chemin vers la liberté et la lumière. Le monde des premières est aussi blanc et uniforme que celui de la seconde est rouge et chatoyant. Luce devra quitter son cocon protecteur pour affronter la vie et ses périls. Librement adapté par Cyrille Louge du roman de Jeanne Benameur « Les Demeurées », ce bijou de spectacle explore la différence et l'isolement. Trois comédiennes marionnettistes se partagent le plateau tournant pour une histoire presque sans paroles, rythmée de mélodies mélancoliques. La poésie le dispute à la délicatesse, et l'émotion aux trouvailles visuelles (belle valse de chiffres et de lettres sur un vaste écran quand Luce découvre le vertige du savoir...). C'est superbe. **A.N.**

« LUCE », jusqu'au 5 mai, Théâtre Paris-Villette, Paris-19°. Dès 7 ans.



Mathilde Chabot et Sophie Bezard.

LE FIGARO

Jeudi 25 avril 2019 – N°23233

« Luce », une petite fille dans la lumière

THÉÂTRE Adapté à la scène, le roman de Jeanne Benameur « Les Demeurées » parle aux plus jeunes comme aux adultes.

ARMELLE HÉLIOT ahelliot@lefigaro.fr

Qu'est-ce que cette masse informe que l'on aperçoit sur le plateau ? On dirait un gros édredon qui respirerait... Ce n'est pas inquiétant. Mais on ne comprend pas bien de quoi il s'agit. Et puis, en lents mouvements, les personnages vont peu à peu émerger. Comédiennes et marionnettes. Jeanne Benameur a écrit *Les Demeurées* il

y a quelques années et, étrangement, ce livre qui aborde des thèmes difficiles a séduit plusieurs metteurs en scène. *Les Demeurées* est l'histoire d'une mère qui pourrait être l'idiote du village. Elle a une petite fille. Elle vit dans la peur. Elle ne se sépare jamais de l'enfant née d'une tragédie. Mais un beau jour, une institutrice s'en mêle...

Après des versions interprétées par des comédiennes, voici donc une adaptation par Cyrille Louge, de la Compagnie Marizibill, qui s'intéresse à la différence, à l'al-

térité. Et qui travaille avec des marionnettes. Mais aussi avec des interprètes, comédiennes ou danseuse.

Grâce et fluidité

Le découpage opéré par Cyrille Louge, sa manière de représenter les protagonistes est très sophistiqué. Mais on comprend tout très vite. Et les enfants, bien avant les adultes. Il est fascinant de ressentir que les plus jeunes ne s'embarrassent pas de questions oiseuses, de questions de « grands » et sont de plain-pied avec ce

qui se passe sur le joli plateau du Paris-Villette.

La maman, ici, possède une grande tête de poupée un peu triste. On ne voit jamais le vrai visage de la manipulatrice qui l'incarne tout en glissements de danseuse. Sonia Enquin ne la rend jamais menaçante, mais de la protection de la petite fille, Luce, à l'absorption, il n'y a qu'un filet de lumière... Luce, donc, Mathilde Chabot, semble parfois noyée, puis surgit tandis que Solange, Sophie Bezard, l'institutrice, est dans la figuration sim-

ple, si l'on peut dire. Les trois artistes se plient avec grâce et fluidité à ce pas de trois, très étrange, qui touche chacun, les enfants comme les adultes. Francesca Testi est la créatrice des poupées tandis que la vidéo de Mathias Delfau et la bande-son ajoutent leurs notes claires. ■

Luce, Théâtre de Paris-Villette (XIX^e), jusqu'au 15 mai, à 14 h 30 ou 19 heures en semaine, 16 heures le dimanche. Durée : 50 minutes. Dès 7 ans. Tél. : 01 40 03 72 72. www.theatre-paris-villette.fr Longue tournée en France en 2019-2020.

Le Monde

CULTURE • SCÈNES

L'art de la marionnette à découvrir à travers cinq spectacles

Un vendredi sur deux, le service Culture du « Monde » propose aux lecteurs de « La Matinale » un choix d'événements ou de lieux à découvrir autour d'un thème.

Par Cristina Marino • Publié aujourd'hui à 05h59, mis à jour à 11h03

Depuis plusieurs années, la Compagnie Marizibill, fondée en 2006 par le metteur en scène Cyrille Louge, explore la thématique de la différence, du handicap et, plus largement, de la difficulté d'être. Après le diptyque *Cr&atures* (2014), avec *Grace*, pour un public adulte, *Bazar monstre*, pour tout public, et *La Petite Casserole d'Anatole* (2015), elle a choisi d'adapter le roman de Jeanne Benameur, *Les Demeurées* (1999), récompensé en 2001 par le prix Unicef. Un trio de comédiennes incarne les trois personnages du récit : l'institutrice Solange, la petite fille Luce et sa mère, considérée comme l'idiote du village. Avec chacune un degré différent dans la manipulation marionnettique : l'institutrice est incarnée par la comédienne « seule » tandis que la mère n'est qu'une énorme tête-marionnette manipulée par une comédienne-danseuse. Luce, elle, est un mixte des deux : une comédienne et manipulatrice dont le corps se mélange à celui de sa marionnette. Un spectacle pratiquement sans parole qui propose différents niveaux de lecture (à partir de 7 ans).

« Luce », avec Sophie Bezard, Mathilde Chabot, Sonia Enquin. Théâtre Paris-Villette (Paris 19^e), jusqu'au 5 mai.



THÉÂTRE. APPRENTISSAGE À L'ÉCOLE, APPRENTISSAGE DE LA VIE

Lundi, 22 Avril, 2019 | Gérald Rossi

Que se passe-t-il derrière les murs de l'école ? Quel est cet univers jusque là insoupçonné ? « Luce » est une petite fille qui découvre la vie en collectivité, les sons des lettres et ceux des chiffres, leur forme, leurs questionnements. Pour la première fois de sa vie, « Luce » doit chaque matin quitter sa maman, pour ce monde nouveau, et l'épreuve, car c'en est une, est rude pour elle. Pour la mère aussi. Par chance, l'institutrice sait faire chanter les chiffres et les lettres... Lesquels s'inscrivent joliment sur la scène.

Cyrille Louge, metteur en scène et fondateur en 2006 de la compagnie Marizibill a adapté le roman de Jeanne Benameur « Les Demeurées » publié en 2002, qui, pour les adultes évoque une mère « simple d'esprit » élevant seule son enfant jusqu'à l'heure de l'école. Ici, la pièce destinée aux gamins à partir de 7 ans, s'attarde principalement sur la découverte de l'enseignement et de ses ressorts pour se forger une personnalité indépendante.

Le tout avec très peu de mots, sinon ceux de Solange, l'institutrice, qui transmet les clés de la connaissance et de l'évolution. Elle seule porte une couleur vive (robe rouge écarlate) mère et fille du blanc et du blanc... Ces deux dernières étant représentées par des marionnettes, assez saisissantes dans leur mutisme. Les comédiennes et manipulatrices Sophie Bezard, Mathilde Chabot et Sonia Enquin s'accordent dans cet univers poétique souvent proche de la danse.

« Luce et sa mère vivent dans un monde monochrome de sensations » explique Cyrille Louge. Le petite fille est « comme une fleur qui ne veut pas éclore » mais les lettres et les mots auront le dessus. Luce finalement est gagnante. Un joli travail sensible.



THÉÂTRE JEUNE PUBLIC : LES MARIONNETTES ENVOÛTANTES DE « LUCE »

 Publié le 29 avril 2019 |  Par Audrey Jean

La programmation du théâtre Paris-Villette par son originalité et son exigence nous séduit une fois de plus. La compagnie Marizibill sous la houlette de Cyrille Louge y présente en effet actuellement « Luce » une adaptation du texte de Jeanne Benameur « Les demeures ». Une écriture visuelle servie au plateau par des acteurs manipulateurs de marionnettes, un étrange et hypnotisant ballet qui traite de manière extrêmement sensible la thématique de la différence et de l'isolement qui en découle

Luce et sa maman vivent en symbiose, presque attachée l'une à l'autre physiquement. Elles évoluent ainsi dans un monde cotonneux et clos, dans la douceur chaude et étriquée de la maison. Mais Luce doit aller à l'école et c'est un tout un monde de possibles qui s'ouvre alors à elle, un monde qu'elle n'imaginait pas dessiné à grands coups de couleurs par une institutrice bienveillante et entêtée. Tirillée entre les deux femmes, Luce explore son intériorité, se questionne, se cherche pour qu'enfin une petite Luce, avide de connaissances, éclore et vive son propre chemin.

C'est un geste d'une poésie rare que Cyrille Louge et Francesca Testi nous offrent avec « Luce », un travail tout en sensibilité. Difficilement descriptible le résultat tient d'une danse fascinante des corps et des objets, un pas de trois qui bouleverse profondément l'audience, car chacun aura sans aucun doute, à un moment expérimenté la sensation vertigineuse de l'ouverture au monde. La présence et le mouvement de ces marionnettes étranges hypnotisent le spectateur, petit ou grand, le temps s'arrête face à ce lent ballet mélancolique, une impression renforcée par la magnifique création vidéo et sonore. On économise le mot, très peu de texte en effet mais des images inoubliables, les visages des deux marionnettes disent à elles seules toute la peur de Luce face au nouveau monde qui s'ouvre à elle, toute la peur de la mère de laisser son enfant vivre en dehors d'elle, la peur de l'autre, la peur d'exister. La scénographie est toute aussi épurée et efficace grâce à l'utilisation d'un plateau tournant la symbolique de la quête initiatique est alors sublimée. Enfin la précision des interprètes est évidemment à saluer, une interprétation en dentelle qui anime les corps jusqu'au bout des orteils. Un remarquable spectacle jeune public en somme, à ne pas manquer pour cette deuxième semaine de vacances scolaires.

Audrey Jean

PITCHOUNS

"Luce"... Comment naître à la connaissance ?

Luce, Théâtre Paris-Villette, Paris

Luce est une petite fille. Elle vit avec sa maman qui est comme un grand univers. Si grand que le reste n'existe pas. Jusqu'au jour où une maîtresse d'école la prend par la main pour l'emmener ailleurs et découvrir le grand monde... découvrir les choses, les êtres et la culture... et se découvrir elle-même, petit être humain. Une petite fille qui prend conscience de son être lorsque les quatre lettres de son nom s'inscrivent sur le grand tableau blanc et lui révèle qu'elle existe dans ce grand monde, qu'elle y a sa place : Luce comme un être unique identifié, autonome.

C'est ainsi que l'on pourrait résumer l'histoire qui nous est racontée ici, mais une description est bien insuffisante pour rendre compte de la rareté d'un tel spectacle qui cherche, à chaque instant, à éviter justement la narration par le langage pour nous faire partager cette histoire par le son, les images et le jeu des actrices. Un travail à la fois d'une très grande sobriété et d'une incroyable précision qui happe l'attention du début jusqu'à la fin. La fascination, les sourires, les émotions traversent ainsi tranquillement, pourrait-on dire, la salle.

Cyrille Louge s'est inspiré d'un texte de Jeanne Benameur mais il en extrait plutôt un panel de sensations et de visions qu'une trame suivie à la lettre. Ce texte, nous dit-il, il y pense depuis longtemps. Tout ce travail de mémoire, de macération, de réinvention et de réécriture a ainsi abouti à cette pièce épurée, d'autant plus forte et pertinente. C'est un peu comme s'il avait longuement infusé l'histoire de Luce pour en extraire les essences.

La scénographie est elle-même stylisée. Un grand panneau rectangulaire vertical (qui sert de support aux projections) clôt un pan de l'espace de fond tandis qu'un praticable carré délimite le sol. Dans ces limites rectilignes, les corps des comédiennes et les masques expressifs des marionnettes surgissent comme la vie même. Oui, l'histoire nous est racontée grâce à la présence de marionnettes de tailles humaines qui méritent un paragraphe pour elles-mêmes et pour le jeu qu'elles induisent.

Toute la mise en scène de Cyrille Louge va s'ingénier à mêler subtilement les différents médiums artistiques dont il use : une bande-son extrêmement fouillée, précise, expressive et variée, des vidéos qui ouvrent par moments d'autres espaces ou bien deviennent élément de jeu dans les scènes qui se déroulent en classe d'école ; et aussi la chorégraphie, la danse, la recherche de grâce dans le mouvement.

Le spectacle est très chorégraphié, dans une constante mouvance. Tout s'inscrit comme vu de l'intérieur. Les images se créent, les objets bougent par eux-mêmes, les décors se meuvent. Il y a une pulsation de vie qui provoque la sensation d'être à l'intérieur de ce corps-scène fait de perceptions, de sensations, de visions et d'écoute. C'est le cycle de la vie même qui est à la fois le cocon et le moteur rythmique de cette création.

L'usage de la marionnette est ici une déclinaison frappante, jamais gratuite. La mère, masque monumental étonnant dont l'expression varie suivant le jeu de manipulation ou de lumière qui l'anime. La petite fille, moitié humaine, moitié masque et membres de chiffon, comme la sécrétion d'un double qui n'est pas encore elle-même. Ces deux personnages aux expressions fortes ont une existence propre et inoubliable grâce à l'habile travail de manipulation et de chorégraphie car, dans ces tailles humaines, c'est tout le corps de l'interprète qui joue avec sa marionnette.

Des marionnettes d'une beauté et d'une expressivité frappante créées par Francesca Testi qui a mêlé ici deux formes extrêmement différentes : l'une un peu comme un totem, l'autre comme une vision organique, mais les deux parviennent à être en harmonie entre elles, et également avec la troisième interprète du spectacle qui, elle, la maîtresse, est une simple créature sans masque. Et l'on assiste, bouche bée, à l'incroyable parcours de cette petite fille, de cette mère et de cette maîtresse qui mène à une deuxième naissance : celle qui détache l'enfant et le rend à sa liberté. Dans la salle, autant les enfants que les grandes personnes sortent difficilement de la douce fascination provoquée par ce spectacle où chaque élément semble avoir été minutieusement et talentueusement ciselé.

Bravo aux trois comédiennes : Sophie Bezard, Mathilde Chabot, Sonia Enquin.

Bruno Fourniès



DE LA COUR AU JARDIN

Yves Poey - Des critiques, des interviews webradio.

CRITIQUE

Luce

25 AVRIL 2019

Rédigé par Yves POEY et publié depuis Overblog

Cyrille Louge et la compagnie Marizibill ont eu la bonne idée d'adapter le roman de Jeanne Benameur, *Les Demeurées*. Luce et sa maman sont ces demeureres. Au sens premier du terme. Par choix de cette mère qui se cloître avec sa fille dans leur demeure. Toutes deux vivent recluses. La peur du monde, de l'inconnu, la peur de l'Autre, également. Cette mère ultra-protectrice, ultra-possessive redoute la perte de sa fille, et s'angoisse à l'idée de la voir devenir autonome. Elle a banni tout langage, toute communication de leur étrange couple. Exit la parole. Elles sont donc toutes les deux exclues de la société, et d'une certaine manière, de la normalité. Un beau jour, une institutrice, désormais professeure des écoles, va sonner à la porte pour chercher Luce et l'emmener dans sa classe. Luce va donc se retrouver au sein d'un curieux trio. Il va lui falloir choisir entre ces deux modèles, ces deux visions des adultes, ces deux possibles futurs. Trois facettes d'un même personnage, peut-être. Cyrille Louge, à partir de ce roman, nous propose un spectacle poétique, onirique, éthéré. Un spectacle qui repose sur une délicate écriture visuelle, et qui met en parallèle ces trois personnages avec trois figures théâtrales munies de degrés plus ou moins poussés de « marionnetisation ». La mère sera une marionnette à part entière. L'institutrice sera une comédienne. Et puis entre les deux une « manipulatrice », une manipulatrice tenant sur son ventre une marionnette. Un être hybride. Luce. Qui n'a pas encore choisi son devenir, son futur. Ce spectacle relève de la plus grande originalité, avec de magnifiques parti-pris artistiques et formels. Le lever des deux demeureres, tout d'abord. Nous voyons un étrange cocon, fait de ces deux êtres. Mathilde Chabot et Sonia Enquin dansent une étrange et sensuelle chorégraphie, deux corps fusionnels, la mère avec cette tête énorme, et Luce, bicéphale. On ne saisit pas tout du premier coup d'œil. Je me suis demandé ce qu'il se passait devant moi, avant de comprendre. Ce premier tableau est très beau et donne le ton de ce qui va suivre. Et puis Sophie Bezard sera Solange l'institut. Elle, elle aura la parole. (Ne serait-ce que pour protester lors des manifestations contre la loi Blanquer, mais ceci est une autre histoire...). Pour autant, la communication entre elle et sa nouvelle élève n'ira pas de soi. Il faudra beaucoup de patience, beaucoup de temps pour apprendre à parler, à communiquer, à rompre le silence, et pour rentrer dans le monde de la socialisation. Un petit morceau de tissu vert nous fera comprendre. Et je n'en dirai pas plus. Luce verra la lumière. Solange l'avait bien compris. Cette lumière, Luce la portait en elle. Nous, les spectateurs, petits et grands, sommes complètement conquis. Cette heure de vraie délicatesse, de grande sensibilité, au service d'un message fort et d'une certaine manière militant, est un véritable enchantement. Il est de ces spectacles dits pour enfants qui vous prennent au cœur, à l'estomac, aux tripes. A la sortie du théâtre Paris-Villette, les petits du centre de loisirs de Sarcelles évoquaient ce qu'ils venaient de voir. Tout comme moi. Avec leurs mots. Je peux vous assurer que le message était complètement passé et parfaitement compris !

“Luce” par la Cie Marizibill : la renaissance à la vie d’une enfant dite inadaptée

Publié par Nicolas Arnstam | 7 Mai, 2019 | A la une, Critiques, de Spectacles | 0

Luce est un spectacle plein de silences, qui prend le temps de la poésie, de la magie et du merveilleux pour raconter tout en délicatesse la difficulté de construction d’un être dit « différent ». Une très originale proposition artistique, forte et assumée.

Comment parler des enfants inadaptés ? Cyrille Louge (avec la compagnie Marizibill), en adaptant le roman de Jeanne Benameur *Les Demeurées*, a choisi d’utiliser plusieurs formes d’expression : la marionnette, le mimodrame, la vidéo, les objets et la matière... Pour faire un portrait kaléidoscopique d’un personnage singulier et fascinant.

Il y a cette petite fille, Luce, qui ne va plus en classe, que sa mère « couve » quasiment au sens propre, comme la première image interpellante de ce spectacle où les deux corps ne font qu’un, avant qu’on ne puisse enfin les distinguer l’une et l’autre et que la fille ne s’extirpe de cette masse informe.

Volontairement retirée du monde par la volonté de la mère, Luce pose la question de la façon dont on vit le handicap, l’enfermement dans la solitude et des victoires contre ses peurs à gagner pour en sortir.

Récit d’apprentissage plein de sobriété

Un plateau tournant permet le glissement rapide d’un décor ou d’un personnage à un autre avec subtilité. La scénographie de Cyrille Louge et Sandine Lamblin, aussi sobre qu’ingénieuse, permet de créer un univers singulier de conte onirique que les projections vidéo de Mathias Delfau accentuent.

Il s’agit avant tout du récit d’un apprentissage pour cet enfant « différente » qui devra chercher en elle la force d’affronter le réel, ressentant au fil du chemin la dureté du monde pareil à des épines, mais qui, au fil de sa connaissance, trouvera des armes dans l’instruction pour se structurer et prendre confiance.

Luce est un spectacle plein de silences, qui prend le temps de la poésie, de la magie et du merveilleux pour raconter tout en délicatesse la difficulté de construction d’un être dit « différent » et celle de trouver sa place dans un monde brutal et effrayant, surprotégé par sa mère, mais accompagné par le regard bienveillant de la maîtresse.

On passe d’un tableau noir, où soudain les mots et les chiffres (effrayants quand on ne les maîtrise pas) apparaissent, à une forêt qui représente toute la peur du monde du dehors, accompagné par une musique envoûtante aux nombreux thèmes qui expriment bien les états successifs de Luce. Sans texte superflu, l’impression n’en est que plus forte.

Un traitement à contre-courant, subtil et maîtrisé

Essentiellement visuel, le travail de la compagnie Marizibill laisse une grande part au travail gestuel et dansé. Mêlant adroitement toutes les formes (marionnettes, mime, danse, vidéo) et variant les points de vue, la dimension des personnages et des objets, la mise en scène de Cyrille Louge se révèle être une très originale proposition artistique, forte et assumée.

À contre-courant des spectacles sur de telles thématiques souvent trop bavards, l’émotion prend ici complètement sa place et parle avec subtilité d’un monde méconnu. Le positionnement brusque de la mère, malhabile, qui ne sait comment faire pour le bien de son enfant et entretient avec elle une relation fusionnelle qui l’empêche de se développer, est déchirant de vérité. Solange l’institutrice fera découvrir à Luce un univers de liberté infinie fait de lumière, de couleurs et de mots, et lui ouvrira une fenêtre vers un ailleurs possible.

Pour raconter cette relation complexe, ce sont les rapports du trio (remarquablement interprété par Sophie Bezard, Mathilde Chabot et Sonia Enquin) qui servent avant tout de dramaturgie. Chaque personnage évolue par rapport aux deux autres. Dans le jeu, chaque comédienne fait corps avec sa marionnette (une comédienne et une marionnette qui se dédoublent pour Luce, une tête énorme pour la mère) et la fait se mouvoir avec une maîtrise indéniable et un supplément d’âme qui donne à ce spectacle le sceau de l’excellence.

Luce parviendra-t-elle à raccommoder ses blessures invisibles et à prendre sa place ? C’est la question que pose le spectacle, qui laisse entrevoir un début de réponse avec ce sublime ouvrage où le personnage de Luce provoque l’empathie et dont on suit la rédemption pleine de grâce et la salutaire ouverture au monde.

Un travail humble et exigeant pour faire le récit bouleversant d’une deuxième naissance. Un très beau spectacle dont les images marquent de leur émotion, avec pudeur et une grande expressivité.

Nicolas ARNSTAM

Toute La Culture.

L'univers étrange et poétique de « Luce », par la Compagnie Marizibill

03 MAI 2019 | PAR EMILIE ZANA

Tirillée entre deux mondes, celui de l'école, lieu de savoir, mais aussi de mystère et d'inconnu, et le monde plus rassurant du chaleureux mais hermétique foyer, Luce, une fillette en âge d'apprendre à lire devra apprendre à voler de ses propres ailes... Avec Luce, la Compagnie Marizibill aborde au Théâtre Paris Villette avec finesse et sensibilité la complexité de l'ouverture sur le monde.

Un récit poétique aux multiples niveaux de lecture

La mère porte un masque imposant, presque tribal, ainsi que de larges draps vieillis en guise de vêtement. Ces choix scéniques – certes simples, témoignent efficacement de la place importante qu'occupe la « tribu » et sa condition sociale dans la vie de Luce, qui d'ailleurs se réfugie littéralement dans les jupons de sa mère.

Le masque de la mère contraste avec le petit buste tout blanc de Luce, marionnette que la comédienne manipule à l'image d'une chenille dans un « cocon ». Et tandis que la mère brode à l'aiguille cloîtrée chez elle – occupation domestique typiquement féminine – la fille défait au fur et à mesure les fils de son cocon, aidée par son institutrice qui ne porte pas de masque mais des vêtements colorés. Le public est alors témoin de cette sortie lente et douloureuse, abordée de manière étrange et dont il résulte de façon surprenante une tendresse et une poésie qui émeut aussi bien les enfants que les adultes.

Un conte merveilleux et généreux

Une douceur étrange émane des mouvements gracieux et dansés des personnages couplés aux expressions figées des masques. Les gestes sont accompagnés d'une musique envoûtante et suffisent au récit, les mots étant finalement rares. L'ambiance magique règne sur la scène, accentuée par le plateau tournant et les projections numériques qui font d'ailleurs participer silencieusement le jeune public quand l'institutrice, lumineuse, apprend à Luce la lecture de manière ludique.

La Compagnie Marizibill, après le succès de *La Petite casserole d'Anatole* (Off d'Avignon 2015), explore encore avec finesse « la thématique de la différence, du handicap et de la difficulté d'être » dans *Luce*, en adaptant librement le roman de Jeanne Benameur *Les Demeurées*, dans un spectacle de 50 minutes, dès 7 ans, **du 12 avril au 5 mai 2019 au Théâtre Paris-Villette et en tournée en 2019-2020.**

13 avril 2019

Au Théâtre Paris-Villette, Cyrille Louge orchestre un émouvant ballet à trois autour de « Luce » et de sa différence

Je l'avoue d'emblée, je ne connaissais pas du tout le travail du metteur en scène, auteur et adaptateur Cyrille Louge et de la Compagnie Marizibill qu'il a fondée en 2006 avec Francesca Testi, responsable de la conception des marionnettes. Installée à Fontenay-sous-Bois (Val-de-Marne), cette compagnie a déjà plusieurs créations originales à son actif, sur la thématique de la différence, du handicap, et plus largement de la difficulté d'être : *Rumba sur la lune* (2011), qui a obtenu le prix du public (catégorie marionnette) au Festival d'Avignon en 2013 ; le diptyque *Cr&atures* (2014) formé par deux spectacles *Grace* pour les adultes et *Bazar monstre* pour tous, grands et petits (à partir de 3 ans) ; *La petite casserole d'Anatole* (2015), d'après l'album d'Isabelle Carrier (Ed. Bilboquet). J'étais donc curieuse de découvrir sa dernière création en date, *Luce*, librement adaptée du roman de Jeanne Benameur, *Les Demeurées* (1999), récompensé par le prix Unicef en 2001. Elle est à l'affiche du Théâtre Paris-Villette (Paris 19^e) jusqu'au 5 mai.

J'ai été particulièrement séduite par la qualité et l'originalité de ce spectacle qui explore une nouvelle fois le thème de la différence, de la difficulté à s'affirmer soi-même, à devenir adulte en acceptant de quitter le cocon maternel. Justement en parlant de cocon, c'est sous cette forme de deux êtres étroitement imbriqués l'un avec l'autre que l'on découvre tout d'abord, allongés sur la scène, deux des personnages principaux de la pièce : Luce, la petite fille (Mathilde Chabot), et sa mère (Sonia Enquin), qui n'a pas de nom mais qui, dans le roman de Jeanne Benameur, est considérée comme l'idiote du village car elle vit en recluse dans une maison isolée loin des autres habitants. La fusion entre ces deux êtres semble être totale, ils ne forment qu'un seul corps d'où émergent progressivement des pieds et des jambes, puis des mains et des bras. L'entrée en matière du spectacle est consacrée à ce que l'on suppose être le rituel du réveil matinal de la mère et de sa fille : le lever, la toilette, le petit déjeuner durant lequel la fillette rêve encore et joue avec un petit bonhomme en mie de pain qui plonge dans son bol et grimpe sur sa cuillère. C'est au beau milieu de ce rituel matinal que fait irruption au cœur de la maison, le troisième et dernier personnage du spectacle : l'institutrice du village, Mademoiselle Solange (Sophie Bezard), venue chercher Luce pour l'emmener à l'école.

Tout le spectacle, pratiquement sans parole, à l'exception de quelques phrases prononcées par l'institutrice pour expliquer pourquoi elle vient chercher Luce, repose sur l'étrange ballet orchestré par le metteur en scène Cyrille Louge entre ces trois figures féminines : la fillette, la mère et Mademoiselle Solange. L'un des atouts majeurs de cette création réside dans la qualité d'interprétation de ce trio de comédiennes-danseuses-manipulatrices de marionnettes : Sophie Bezard (Solange, l'institutrice), Mathilde Chabot (Luce, la fillette) et Sonia Enquin (la mère). À chacune, son mode d'expression spécifique et son degré de manipulation marionnettique. La mère n'est représentée que par une énorme tête-marionnette aux grands yeux tristes qui dissimule presque entièrement le corps de la danseuse-manipulatrice. À l'opposé, l'institutrice est incarnée uniquement par une comédienne sans marionnette, qui est la seule à disposer de la parole. Entre les deux, la petite fille est double, mi-marionnette, mi-comédienne, avec un astucieux système d'une marionnette-tronc (avec un masque) portée, qui utilise le corps de l'interprète comme support pour se déplacer. En fonction de la situation, Luce peut ainsi être plutôt du côté de l'institutrice Solange (la comédienne retire alors son masque et le buste de la marionnette) ou du côté de la mère (la comédienne se cache alors derrière sa marionnette). Tous les passages entre la mère et la fille destinés à illustrer le lien fusionnel, quasi-organique, qui les unit sont d'une grande poésie et d'une impressionnante beauté visuelle.

D'une durée relativement courte (une cinquantaine de minutes) et essentiellement visuel, ce spectacle s'adresse aussi bien aux plus jeunes (à partir de 7-8 ans) qu'aux adultes car chacun(e) peut y trouver et y comprendre ce qu'il (elle) veut/peut. Grâce à ses différents niveaux de lecture, cette création est accessible au plus grand nombre de spectateurs, elle peut ainsi servir de support, d'illustration pour un(e) enseignant(e) à un cours sur le thème de la différence, de l'exclusion, mais aussi sur celui de la difficulté à grandir, à passer de l'enfance à l'âge adulte, à s'émanciper et à se détacher de la présence maternelle. Pour prolonger le débat sur ces thématiques, une série de rencontres sont d'ailleurs organisées tout au long des représentations au Théâtre Paris-Villette, jusqu'au 5 mai. En tout cas, pour ma part, une chose est sûre : un bon moment après la fin de la représentation, le trio magique de ce spectacle, en particulier la double Luce mi-humaine mi-marionnette, continue à virevolter dans ma tête.

Cristina Marino

Luce de Cyril Louge

 DANY TOUBIANA

 AVRIL 28, 2019

Depuis 2006, avec sa Compagnie Mazibill, Cyril Louge, explore dans des spectacles jeune public, les thématiques de la différence, du handicap ou de la difficulté d'être en général. Il s'inspire librement du roman de Jeanne Benameur » *Les demeures* » pour raconter avec des marionnettes à taille humaine l'histoire de **Luce**, -comme *luce*, la lumière, en italien- dans une écriture scénique sans parole, commune à la plupart de ses propositions.

Un monde monochrome

Les mêmes yeux ronds, la même petite bouche étonnée, les mêmes vêtements de couleur crème. Elles sont mère et fille et celle-ci s'appelle Luce. Elles vivent enchevêtrées comme si la mère ne parvenait pas pas à mettre son enfant au monde. Dans la ville où elles habitent on les prend pour des demeures, comprendre pas instruites, pas adaptées, différentes. Dans la bulle bienveillante mais hermétique de sa mère, Luce vit confinée. Le monde extérieur lui apparaît attirant et inquiétant à la fois, même si certains jeux lui donnent envie de l'explorer. Pas de paroles, pas de frontières non plus entre le corps de l'enfant qui se vit comme un prolongement de celui de l'adulte. "Aussi lorsque l'école obligatoire vient chercher la petite fille et déchire la gangue, l'intrusion est affolante, bouleversante, déboussolante". La présence d'un tiers instruit représenté par le personnage de l'institutrice va bouleverser le monde de Luce, mais aussi celui de sa mère.

Dans une écriture visuelle, où le texte, les mots ne sont que des prétextes, Cyril Louge s'attache à traduire des situations d'avant la parole. Celle-ci pénètre par effraction dans le cocon mutique de la maison de Luce. Les mots explosent en sons parfois discordants, se projettent en lettres sous la forme de dessins sur un écran. Ils creusent d'autres références dans le monde de la mère et de la fille. Conflit de loyauté, inquiétude, attirance et peur de cette intrusion qui crée le mouvement dans le monde immobile de la mère et de l'enfant.

Luce se trouve au cœur du conflit, prise entre deux pôles de modèles féminins adultes, comme deux chemins possibles de vie. La mise en scène joue ici de façon très fine sur les oppositions, les rencontres, les conflits entre la marionnette et le corps des actrices. Dans la plupart de ses spectacles, Cyril Louge explore le rapport entre la marionnette et le corps des acteurs et travaille sur ce qu'il appelle "un degré de marionnetisation plus ou moins avancé". D'un côté, l'institutrice, Solange, est incarnée par une "simple" comédienne qui représente la "normalité" du monde extérieur et qui se déplace de façon saccadée, sûre d'elle et rapidement, à l'autre bout, la Mère, une tête marionnette aux dimensions hors du commun, manipulée par une comédienne-danseuse au visage caché.

Au centre de ces deux adultes, Luce emprunte aux deux: le corps de l'actrice est prolongée par une marionnette de petite taille.

Comme en devenir, Luce apparaît le visage caché par la marionnette, ou à visage découvert dans une mise à distance de la marionnette qui évolue en fonction du repli ou de l'ouverture au monde de la fillette, comme le révélateur du potentiel caché et inaccompli de Luce.

Au-delà des personnages, la scénographie met en mouvement tout le plateau. La table à manger s'incline, les objets courent sur une scène en mouvement, on peut s'envoler au-dessus d'un bol transformé en volcan et les lettres de l'alphabet sur un écran se déforment pour devenir les projections de l'imaginaire d'un monde en devenir.

Le monde monochrome de Luce s'anime, se colore. Fermé et confortable au début du spectacle, il s'ouvre peu à peu à des sensations multiples, mais aussi vers une incertitude lumineuse où les mots nomment, désagrègent et reconstruisent le monde. Luce est une lumière, Luce est une source, et ça, Solange, l'institutrice, le sait. Le tout est d'accompagner l'enfant et de permettre à sa mère de le comprendre.

Dans une fluidité pleine de délicatesse et de finesse, les actrices, intégrant dans leur jeu la danse et la manipulation des marionnettes, nous prennent par la main pour nous ouvrir à plus de générosité et de bienveillance. Ce spectacle plein d'imagination et de générosité ouvre la porte du rêve, interroge le rapport à l'autre et fait reculer les frontières d'une supposée "normalité".



THÉÂTRE

LUCE. UNE FABLE POÉTIQUE ET INSPIRÉE SUR L'OUVERTURE À L'AUTRE ET L'IMPACT DE L'ÉDUCATION

29 AVRIL 2019

Rédigé par Sarah Franck et publié depuis Overblog

Cette jolie histoire sans parole, pleine de trouvailles scéniques, est comme un roman d'apprentissage pour enfants de 7 ans et plus. Les enfants, sous le charme, restent attentifs devant le jaillissement des images dans lequel ils entrent de plain-pied.

De la masse informe recouverte d'un tissu qui repose au centre de la scène dépassent deux paires de jambes et de pieds. Caressantes, liées entre elles au point qu'on ne peut définir lesquelles appartiennent à qui lorsqu'émergeront peu à peu de la masse non des visages mais deux masques. Le premier est celui de la mère, masque démesuré par rapport au corps de la comédienne qui le porte. Le second est celui d'une petite fille qui se dissimule dans l'ombre de sa mère. Ni l'une ni l'autre ne parlent. Enfermées dans le mutisme, elles vivent une vie fusionnelle et sans parole.

La parabole de l'apprentissage

Mais voici que survient le moment de l'école. Un troisième personnage, non masqué, apparaît. Aux teintes neutres, inexistantes, de la mère et de la fille, elle oppose une robe d'un superbe rouge vif qui vient faire éclater la couleur dans ce couple refermé sur lui-même. Tandis que la mère, inlassablement, soulève point après point l'aiguille qu'elle manipule, l'enfant découvre un autre monde. C'est celui des lettres que, magicienne, l'institutrice projette comme autant de galets jetés dans la rivière, sur un écran en fond de scène. C'est aussi la nature, qui vient à la rencontre de l'enfant, une forêt enchantée comme la porte d'un nouveau monde. Tandis que la mère, refermée sur elle-même, s'enfonce dans son masque, la petite fille se dédouble. Un visage et un buste apparaissent derrière le masque. Timidement d'abord, avec des pudeurs qui les font se cacher à nouveau avant de reparaître, puis de manière affirmée. Quand le spectacle s'achève, la petite fille se sera dépouillée de sa marionnette pour s'ouvrir complètement au monde...

Des arts pour une esthétique sans faille

Cette fable hautement symbolique est servie par l'inventivité de la mise en scène. Un plateau tournant permet, telle une série de flashes, de créer des ellipses, de montrer une évolution dans le temps. La vidéo est utilisée non comme une toile de fond mais comme un acteur à part entière. C'est sur l'écran qu'apparaissent les jets de lettres de l'institutrice. Sur lui que les points prennent progressivement forme, dessinant un mystérieux paysage avant de former un nom reconnaissable : les lettres qui forment mot « Luce », le nom de la petite fille. Enfin débarrassée de la marionnette qui l'encombre, elle a acquis l'écriture et brodé son nom sur son T-shirt. La musique accompagne un travail scénique sur la marionnette tout à fait remarquable. Un contact entre deux pieds, la caresse d'une main, effectués sur un rythme très lent, laissent voir l'étendue de l'affection qui lie mère et fille. Une simple inclinaison de la tête, un corps qui se rétrécit et se cache derrière le masque suffisent à dire la fermeture au monde, le refuge dans la coquille. L'élongation du corps, au-delà de sa taille normale, derrière la marionnette révèle à l'inverse l'importance qu'il occupe aux yeux de la petite fille.

Le long chemin vers la lumière

Dans *les Demeurées* Jeanne Benameur, dont le livre a inspiré le spectacle, mettait en scène une mère et sa fille, coupées du monde, silencieuses, ne communiquant pas avec les autres et vivant à l'écart de la société. Elle mettait en évidence un état d'avant la parole, un monde de sensations à l'état brut. Cyrille Louge en reprend l'esprit en racontant l'histoire de cette petite fille en proie à des difficultés d'être, qui comprend peu à peu que le langage nous définit et que la séparation qu'il engendre – il nous fait percevoir la différence, l'altérité – nous ouvre les portes d'un inconnu qui peut être effrayant mais qui, en même temps, est une chance. En faisant l'apprentissage des mots, Luce trouve la lumière, cette ouverture à l'autre qui donne des couleurs au monde. Un message riche et profondément humaniste que les enfants perçoivent avant même de le comprendre dans ce spectacle où le visuel devient langage.